

un musicien d'une grande valeur, et l'on voulut connaître son œuvre posthume. Son opéra fut joué le 22 septembre 1789. Le livret écrit par Delrieu est une imitation du *Demofonte* de Métastase, que Marmontel avait arrangé en français pour la musique de Cherubini. Quant à la partition de Vogel, bien qu'elle n'ait été entendue que vingt-quatre fois à l'origine, elle parut renfermer des beautés incontestables. L'ouverture a été justement admirée pour la richesse du tissu harmonique et la noblesse du caractère, non moins que pour les traits déchirants et pathétiques qui la traversent. Gardel l'a placée plus tard dans le ballet de *Psyché*. Elle a été souvent exécutée dans les concerts, et notamment au Champ-de-Mars en 1791, dans la cérémonie funèbre des officiers tués à Nancy. Après l'ouverture je citerai l'andante : *Ah ! que sa tendresse m'est chère !* la scène : *Venez, jeunes amants, sous ces berceaux en fleurs, l'air en si bémol : Hélas ! que ne puis-je vous dire quel est l'excès de mes malheurs, le larghetto : Cher enfant, tes malheurs ne t'épouvantent guère, enfin la scène de désespoir : Quelle fatalité !* allegro terrible où l'on sent comme un souffle de Gluck.

Avec ses deux ouvrages dramatiques, Vogel a publié des symphonies, des quatuors, des concertos et plusieurs autres pièces instrumentales. Son petit-fils, M. Adolphe Vogel, s'est montré digne du nom qu'il porte. Entre autres productions, on a de lui des romances qui ont obtenu un succès populaire, celle de *L'Ange déchu* par exemple, et l'opéra intitulé *la Moissonneuse*, où se trouve un quatuor d'une facture remarquable.

MOZART

NÉ EN 1756, MORT EN 1791.

Dans ce dix huitième siècle rationaliste, où la philosophie, la poésie et la politique sont représentées par Condillac, Voltaire et Frédéric II, lorsque, de Paris à Berlin, pareil à un dévorant simoun, circule un vent d'analyse dissolvante, on n'est pas peu surpris de voir naître et se développer un artiste qui tire toutes ses inspirations de son cœur, qui traverse une atmosphère de critique et de doute sans y rien perdre de ses précieuses qualités affectives. Tandis que le sentiment est renié par une raison aussi sèche qu'orgueilleuse, que les La Harpe et les Buffon le



LÉOPOLD MOZART, Père de MARIANNE MOZART, Virtuose âgée de onze ans.
et de J.G. WOLFGANG MOZART, Compositeur et Maître de Musique âgé de sept ans.

chassent de la littérature, Mozart lui ouvre un asile dans ses compositions musicales. Il recueille le banni qui trouvait toutes les portes fermées devant lui ; loin de dédaigner l'exilé, il lui a demandé le secret du doux parler et du noble rire :

Reddes dulce loqui, reddes ridere decorum

De là l'originalité de l'auteur des *Nozze* au milieu de ses contemporains ; de là l'ineffable beauté dont ses ouvrages brilleront dans tous les temps.

Jean-Chrysostome-Wolfgang-Théophile Mozart naquit à Salzbourg, le 27 janvier 1756. Son père, Léopold Mozart, remplissait les fonctions de second maître de chapelle à la cour du prince archevêque de cette ville. Jamais enfant ne montra pour la musique des dispositions plus précoces. Il était à peine âgé de trois ans, lorsque les leçons données à sa sœur aînée, Marie-Anne Mozart, attirèrent son attention vers le clavecin. Il mettait son bonheur à chercher des tierces sur le piano, et rien n'égalait sa joie lorsqu'il avait trouvé cet harmonieux accord. A quatre ans, non-seulement il était déjà un petit virtuose plein de goût, mais il prenait plaisir à composer lui-même des menuets qui nous ont été conservés par les soins de M. de Nissen, son biographe. Ce que la nature avait si heureusement commencé, l'éducation l'acheva. Léopold Mozart, artiste distingué, auquel on doit une bonne méthode de violon et qui possédait à fond la connaissance de la musique d'église, joignait à la science et au talent qui devaient le mettre en état de remplir ses obligations paternelles, le sentiment profond de la mission dont la Providence semblait l'avoir chargé en lui donnant un tel fils. Frappé des merveilleuses aptitudes du jeune Wolfgang, il crut voir les gestes de Dieu dans les prodiges de cette riche organisation, et ce fut dès lors avec une sorte de pieux respect qu'il s'appliqua à en cultiver les heureux dons. On se rappelle le père d'Origène baisant la poitrine du futur Père de l'Église, quand on lit ces lignes du maître de chapelle : « Je puis affirmer que Dieu fait chaque jour de nouveaux miracles dans cet enfant », et ailleurs, lorsqu'il se défend de faire inoculer son fils : « Il s'agira de voir si Dieu, qui a mis dans ce monde cette merveille de la nature, l'y veut conserver ou l'en retirer. » Quoique son emploi à la cour archiépiscopale ne lui rapportât qu'un modique traitement, le pauvre musicien de Salzbourg renonça à l'enseignement, afin de se consacrer sans partage à l'instruction de ses enfants. Soins dignement récompensés ! Marie-Anne devint une excellente musicienne, et son frère ce que le monde sait : le divin Mozart.

C'était un esprit singulièrement actif, se livrant à l'étude avec l'entraînement qu'à cet âge on apporte généralement au jeu. Il s'engoua des mathématiques, lorsqu'il en eut appris les premiers éléments, au point de

couvrir de chiffres les tables, les chaises, les murs et jusqu'au plancher de sa chambre. Ce n'est pas l'unique exemple que nous rencontrons de la passion du calcul chez un maître de l'art. C'est après avoir groupé bien des chiffres que le grand Rameau a découvert le principe générateur de l'harmonie moderne, c'est-à-dire la loi du son fondamental. C'est aussi grâce à son aptitude pour le calcul que Philidor, le compositeur correct, est devenu le plus habile joueur d'échecs de son temps. Mozart cependant revint bientôt à l'objet qui avait eu, tout d'abord, sa prédilection. Les difficultés n'existaient pas pour lui. Son père le surprit un jour écrivant un concerto pour le clavecin et resta frappé d'étonnement en reconnaissant que cette composition était parfaitement conforme aux règles, quoique d'ailleurs impossible à jouer.

A la différence de tant de petits prodiges dont l'orgueil étouffe toutes les bonnes qualités naturelles, cet enfant prédestiné avait l'âme la plus aimante et la plus tendre. « M'aimez-vous bien ? » avait-il l'habitude de demander aux personnes avec qui il se trouvait, et si une réponse affirmative se faisait attendre, ses yeux se mouillaient de larmes. Comment n'eût-il pas été bon fils et mari affectueux, celui qui faisait ainsi éclater en toute occasion son exquise sensibilité ? Aussi Mozart ne fut-il pas moins recommandable par les vertus privées qui font l'honnête homme que par le génie qui fait le grand artiste. La suite de ce récit le prouvera suffisamment, en dépit des assertions aussi légères que scandaleuses avancées par un écrivain dans une revue assez autorisée pour donner à un roman l'apparence d'une biographie.

En 1762, Léopold Mozart, désireux de faire partager à d'autres l'enthousiasme que lui inspirait son fils, se rendit avec ses enfants à Munich et à Vienne. Ce voyage fut une ovation pour le virtuose de six ans, qui se faisait pardonner sa supériorité à force de grâce et de gentillesse. L'empereur François I^{er}, après avoir admiré son jeu vif et brillant, lui demanda, par manière de plaisanterie, de jouer avec un seul doigt et sur un clavecin caché ; on avait étendu un linge sur les touches. L'enfant le prit au mot et se tira de cet exercice difficile, comme de la chose la plus aisée. Cependant, c'était en présence des connaisseurs qu'il se plaisait surtout à faire preuve des talents que le ciel lui avait départis. La vue des plus hauts personnages de l'empire attentifs aux mérites de son exécution, le laissait assez indifférent : il voulait être jugé par des hommes du métier, et il se surpassait lui-même lorsque Wagenseil, maître de chapelle de la cour impériale, se trouvait au nombre de ses auditeurs ; juste fierté d'un maître naissant qui ne se soucie que de l'estime de ses pairs.

L'orgueilleuse maison de Hapsbourg s'humanisait avec ce sublime *bambino*. Revêtu d'un costume lilas brodé d'or, qui avait été commandé pour le petit archiduc Maximilien, il faisait les délices de Marie-Thérèse et de ses filles.

La sensibilité, l'âme aimante de Mozart qui apparaissent dans les *andante* de ses sonates et de ses symphonies aussi bien que dans ses airs d'opéra, constituaient sa nature même. Dès l'âge le plus tendre, on surprend de petits détails qui révèlent cette organisation nerveuse et tendre. Pendant le premier voyage qu'il fit à Vienne en 1763, il avait alors sept ans, deux des archiduchesses promènèrent cet enfant dans le palais à travers les galeries cirées et luisantes comme des glaces. Mozart glissa sur le parquet ; l'une des archiduchesses ne s'occupa pas de lui ; mais l'autre, c'était la future reine de France, Marie-Antoinette, le releva et lui prodigua des caresses pour le remettre de sa chute. L'enfant lui dit : « Vous êtes bonne, je veux vous épouser. » L'impératrice, informée de ce petit incident, demanda à Mozart comment cette idée lui était venue : « Par reconnaissance, répondit-il ; celle-ci a été bonne pour moi ; mais sa sœur ne s'est inquiétée de rien. »

Ceci se passait dans l'automne de 1762 ; le 30 octobre Léopold Mozart écrivait :

Félicité, fragilité ! elle se brise comme le verre. Je sentais pour ainsi dire, que nous avons été trop heureux pendant quinze jours. Dieu nous a envoyé une petite croix, et nous rendons grâce à son infinie miséricorde, que tout se soit passé sans trop de mal. Le 21, nous avons été de nouveau le soir chez l'impératrice. Wofelr n'était pas dans son assiette ordinaire. Nous nous sommes aperçus un peu plus tard qu'il avait une espèce de scarlatine. Non-seulement les meilleures maisons de Vienne se sont montrées pleines de sollicitude pour la santé de notre enfant, mais elles l'ont vivement recommandé au médecin de la comtesse de Sinzendorf, Bernhard, qui a été plein d'attentions. La maladie touche à sa fin. Elle nous coûte cher ; elle nous fait perdre au moins cinquante ducats. Faites dire, je vous prie, trois messes à Lorette à l'autel de l'Enfant-Jésus, et trois à Bergl à l'autel de Saint-François de Paule. »

Quelques lecteurs chagrins se plaindront peut-être de voir regretter là les cinquante ducats. Il ne faut pas se montrer injustes et faire les délicats hors de propos. La famille de Mozart était pauvre ; le père, la mère, le fils et la fille étaient partis le 19 septembre pour Vienne. La position qu'occupait Mozart père au service du prince-archevêque de Salzbourg n'était rien moins qu'avantageuse ; son traitement ne pouvait suffire à l'entretien de sa famille, et il avait renoncé à l'enseignement de la musique pour se vouer plus librement à l'éducation de ses deux enfants. La postérité y a gagné un homme de génie. Que d'organisations merveilleusement douées s'atrophient par la paresse, l'oisiveté et [aussi par la négligence des parents ! Combien de talents avortés faute d'une bonne direction !

Apprendre, c'est se souvenir, a dit Platon. Si quelque chose peut donner créance à cette singulière théorie, c'est de voir comment Mozart apprit spontanément le violon, sans qu'il en eût reçu des leçons et bien que ses

seuls exercices se fussent bornés à jouer, pour son plaisir, d'un petit instrument que son père lui avait acheté à Vienne. Un jour, il prétendit doubler la seconde partie dans un trio que Léopold Mozart se préparait à exécuter avec deux de ses collègues, Wenzel et Schachtner. Cette demande étrange de la part d'un enfant de sept ans, qui n'avait fait aucune étude du violon, fut d'abord rejetée ; mais voyant son fils tout en larmes, le père consentit enfin à le laisser jouer près de Schachtner, à condition qu'on ne l'entendrait pas. Mais quel ne fut point l'étonnement des trois virtuoses, lorsqu'ils s'aperçurent que le petit Wolfgang attaqua sa partie et la suivait avec la sûreté et l'exactitude d'un violoniste consommé ! La nature ne se lassait pas d'opérer des miracles dans cette jeune organisation, et le maître de chapelle était de plus en plus convaincu de la présence du doigt de Dieu dans sa maison.

Un tel prodige ne pouvait rester renfermé dans les limites de l'Allemagne ; il fallait le montrer aux peuples étrangers afin de révéler l'œuvre de la Providence. Ainsi pensa le père de Mozart dans la simplicité de sa foi et dans l'exaltation de son bonheur paternel. Il entreprit donc avec ses deux enfants un nouveau voyage au mois de juillet 1763. Rien en tout ceci qui ressemble à la spéculation ambulante de tels et tels musiciens, entrepreneurs des succès de leurs enfants. Ce n'est point ici un homme qui veut tirer de l'argent à toute force de l'exhibition d'un talent précoce ; c'est un musicien doué lui-même de savoir et de goût, qui admire naïvement le phénomène musical qu'il a plu au ciel de faire naître dans sa famille. Respectons un sentiment respectable, et ne nous hâtons pas de le confondre avec ces vues intéressées et mercantiles dont tant d'autres nous ont depuis offert des exemples.

La guerre de Sept ans finissait, et les populations germaniques, libres de préoccupations belliqueuses, s'abandonnaient de nouveau à leur goût séculaire pour les délasséments artistiques. Munich, Augsbourg, Mannheim, Mayence, Francfort, Coblenz, Cologne et Aix-la-Chapelle fêtèrent tour à tour leurs hôtes de passage. De ville en ville et de concerts en concerts, les voyageurs arrivèrent à Bruxelles, plus riches, il est vrai, de cadeaux que d'espèces sonnantes. Voici en effet ce qu'écrivit Léopold Mozart à la date du 17 octobre : « Nous avons de quoi monter une vraie boutique d'épées, de dentelles, de mantilles, de tabatières, d'étuis ; enfin nous avons laissé une grande boîte à Salzbourg, renfermant tous nos joyaux et nos trésors. Mais, quant à l'argent, il est rare, et je suis positivement pauvre. »

Le bon Salzbourgeois fut assez scandalisé de ce qu'il vit à Paris, où il arriva au mois de novembre 1763. Le tableau qu'il trace de la cour et de la ville est assez curieux pour que j'en reproduise quelques traits :

« Les femmes sont-elles en effet belles à Paris ? Impossible de vous le dire, car elles sont peintes comme des poupées de Nuremberg, et tellement défigurées par ces dégoûtants artifices, qu'une femme naturellement belle serait

méconnaissable aux yeux d'un honnête Allemand. Quant à ce qui est de leur dévotion, je puis vous assurer qu'on n'aura aucune peine, quand on voudra les canoniser, à reconnaître les miracles des saintes françaises. Les plus grands miracles sont opérés par celles qui ne sont ni vierges, ni épouses, ni veuves ; et tous ces miracles se font tous sur des corps vivants ! Suffit ! On a de la peine à discerner ici la maîtresse de la maison ; chacun vit à sa guise, et, sans une miséricorde toute spéciale de Dieu, il en arrivera du royaume de France comme autrefois de l'empire des Perses.

« Je vous aurais écrit, depuis ma dernière lettre, si je n'avais pas voulu attendre le résultat de notre affaire de Versailles pour vous en rendre compte. Mais, comme ici, plus que dans toute autre cour, les choses vont d'un train d'escargot, et que ces sortes d'affaires dépendent des *menus plaisirs*, il faut prendre patience. Si la reconnaissance égale le plaisir que mes enfants ont procuré à la cour, les résultats devront être fort satisfaisants. On n'a pas la coutume, en France, de baiser les mains des membres de la famille royale, de leur parler ou de leur remettre des pétitions *au passage*, comme on dit ici, car quand ils vont de leurs appartements et des galeries à l'église, on ne s'incline, on ne s'agenouille ni devant le roi, ni devant aucun membre de sa famille ; on se tient droit et sans bouger, et, dans cette posture, on a toute liberté de les regarder lorsqu'ils défilent tout près de vous. D'après cela vous pouvez facilement vous figurer l'étonnement de tout le monde, lorsqu'on voit les filles du roi s'arrêter dans les passages officiels, dès qu'elles aperçoivent mes enfants, s'en approcher, les caresser et s'en faire embrasser mille et mille fois. Il en est de même de madame la Dauphine. Ce qui a paru le plus extraordinaire à messieurs les Français, c'est que au *grand couvert* qui eut lieu dans la nuit du nouvel an, non-seulement on nous fit place à tous près de la table royale, mais monseigneur *Wolfgangus* dut se tenir tout le temps près de la reine, lui parla constamment, lui baisa souvent les mains, et mangea à côté d'elle les mets qu'elle daignait lui faire servir. La reine parle aussi bien l'allemand que nous. Comme le roi n'en comprend pas un mot, la reine lui traduisait tout ce que disait notre héroïque Wolfgang. Je me tenais près de lui. De l'autre côté du roi où étaient assis M. le Dauphin et madame Adélaïde, se tenaient ma femme et ma fille. Or, vous saurez que le roi ne mange pas en public ; seulement, tous les dimanches soir, la famille royale soupe ensemble. On ne laisse pas entrer tout le monde. Quand il y a grande fête, comme au nouvel-an, à Pâques, à la Pentecôte, à la fête du roi, etc., alors il y a *grand couvert*. On admet toutes les personnes de distinction. L'espace n'est pas grand, et par conséquent il est bientôt rempli. Nous arrivâmes tard, les Suisses durent nous ouvrir le passage, et l'on nous conduisit dans la pièce qui est tout près de la table et que traverse la famille royale pour se rendre au salon. En passant, les uns et les autres parlèrent avec notre Wolfgang, et nous les suivîmes jusqu'à la table.

.....
.....

« Vous n'attendez sans doute pas de moi que je vous décrive Versailles.

« Seulement je vous dirai que nous y sommes arrivés dans la nuit de Noël et que nous y avons assisté, dans la chapelle royale, à la messe de minuit et aux trois saintes messes. Nous étions dans la galerie, lorsque le roi revint de chez madame la Dauphine, qu'il avait été voir à l'occasion de la mort de son frère, le prince électeur de Saxe.

« J'entendis une bonne et une mauvaise musique. Tout ce qui se chantait par une voix seule et devait ressembler à un air, était vide, froid, misérable,

par conséquent français. Mais les chœurs sont tous bons et très-bons. Aussi ai-je été tous les jours avec mon petit homme à la messe de la chapelle pour y entendre les chœurs des motets qu'on y exécute....

« Nous avons en quinze jours dépensé à Versailles environ douze louis. Peut-être trouverez-vous que c'est trop et ne le comprendrez-vous pas? Mais à Versailles, il n'y a ni *carrosses de remise ni fiacres* : il n'y a que des chaises à porteurs. Chaque course coûte douze sous; et comme bien souvent nous avons eu besoin sinon de trois, au moins de deux chaises, nos transports nous ont coûté un *thaler* par jour, et plus, car il fait toujours mauvais temps. Ajoutez à cela quatre habits noirs tout neufs, et vous ne serez plus étonnée que notre voyage de Versailles nous revienne à vingt-six ou vingt-sept louis. Nous verrons quel dédommagement nous en reviendra de la cour. Sauf ce que nous avons à espérer de ce côté, Versailles ne nous a rapporté que douze louis argent comptant.

« En outre madame la comtesse de Tessé a donné à maître Wolfgang une tabatière en or, une montre en argent, précieuse par sa petitesse, et à Nanerl ma fille, un étui à cure-dents en or, fort beau. Wolfgang a encore reçu, d'une autre dame, un petit bureau de voyage en argent, et Nanerl, une petite tabatière d'écaille, incrustée d'or, d'une extrême délicatesse, puis une bague avec nœuds d'épées, des manchettes, des fleurs pour des bonnets, des mouchoirs. Dans quatre semaines, j'espère vous donner quelques nouvelles plus solides de ces fameux louis d'or dont il faut faire une plus grande consommation à Paris qu'à Maxglau (1), pour se faire connaître. Du reste, et quoiqu'on voie partout ici, sans lunettes, les déplorables fruits de la dernière guerre, les Français continuent à ne rien retrancher de leur luxe et de leur somptuosité; aussi n'y a-t-il de riches que les fermiers. Les seigneurs sont criblés de dettes. Les plus grandes fortunes se trouvent à peu près entre les mains de cent personnes, dont quelques gros banquiers et *fermiers généraux*, et presque tout l'argent se dépense pour des Lucrèces qui ne se poignent pas.

« Toutefois, comme bien vous le pensez, on voit ici des choses singulièrement belles à côté d'étonnantes folies. Les femmes portent cet hiver non-seulement des robes garnies de fourrures, mais des boas de fourrure autour du cou, des ornements de fourrure, en guise de fleurs, dans les cheveux, des manchettes de fourrure autour du bras. Ce qu'il y a de plus ridicule, c'est de voir le baudrier entouré de fourrure, probablement pour qu'il ne gèle pas. A ces folies de la mode se joint leur amour immodéré de la commodité, qui fait que cette nation n'entend plus la voix de la nature. Les Parisiens envoient leurs enfants nouveau-nés en nourrice à la campagne. Tout le monde le fait, grands et petits. Mais que de tristes conséquences! partout des estropiés, des aveugles, des paralytiques, des boiteux, des mendiants, couchés dans les rues, jonchant le parvis des églises. Le dégoût m'empêche de les regarder en passant... Je saute brusquement de ces horreurs à une chose ravissante, qui du moins a ravi un roi. Vous voudriez bien savoir, n'est-ce pas? quelle mine a *madame la marquise de Pompadour*? — Elle doit avoir été bien belle, car elle est bien encore : elle est grande, de belle taille, grasse, assez forte, mais bien proportionnée, blonde, et a dans les yeux quelque ressemblance avec Sa Majesté l'Impératrice. Elle a fort bonne opinion d'elle-même et a un goût peu commun..... — Il y a ici une guerre incessante entre la musique française et italienne. Toute la musique française ne vaut pas le diable; mais

(1) Petit village près de Salzbourg.

il s'opère de grands changements. Les Français commencent à tourner, et dans dix ou quinze ans, je l'espère, le goût français aura complètement fait volte-face, etc. » (Lettre à M^{me} Hagenauer, 1^{er} février 1764.)

La famille Mozart avait eu pour introducteur dans la haute société parisienne, le célèbre baron de Grimm, dont on connaît la spirituelle correspondance. Ce bel esprit s'honora par la protection qu'il accorda à des compatriotes peu au fait des usages et des mœurs de Paris. Il leur rendit toutes sortes de bons offices, celui entre autres de composer les épitres dédicatoires des deux œuvres de sonates que le jeune Wolfgang écrivit en France et qui furent dédiées l'une à madame Victoire, l'autre à la comtesse de Tessé.

Ce fut pendant ce voyage que M. de Carmontelle, dessinateur habile, fit d'après nature le portrait du père et des enfants, composition charmante de grâce et de vérité reproduite d'après la gravure originale, devenue rarissime, que j'ai eu toutes les peines du monde à me procurer. Voici un passage de la correspondance qui m'a déterminé à la rechercher.

« M. de Méchel, un graveur, travaille à force à nos portraits peints par un amateur, M. de Carmontelle. Wolfgang joue du piano, moi, derrière lui, du violon, Nanerl s'appuie d'une main sur le piano, et tient dans l'autre un morceau de musique, comme si elle allait chanter. » (Lettre de Léopold Mozart à M. Hagenauer, le 1^{er} avril 1764.)

Afin que cette représentation *ad vivum* ne perdît rien de son intérêt, je l'ai fait reproduire par le procédé de l'héliographie.

Léopold Mozart et sa famille partirent ensuite pour Londres, et reçurent des Anglais le même accueil qui leur avait été fait de l'autre côté du détroit. C'était un sujet d'étonnement sans pareil pour la cour de Saint-James que de voir un enfant de huit ans à peine exécuter sur l'orgue à première vue des morceaux de Bach, d'Abel et de Haendel. Le roi George III, témoin de ces merveilles, en marqua sa satisfaction par un don de vingt-quatre guinées. Indépendamment des bienfaits royaux, il y avait aussi les concerts publics qui fournissaient quelques ressources. Ce fut pendant son séjour en Angleterre que Mozart écrivit son troisième œuvre composé de six sonates de clavecin qu'il dédia à la reine. Il n'aurait peut-être pas été difficile à l'honnête maître de chapelle de tirer parti, au profit de sa fortune, du dilettantisme britannique; mais, craignant pour l'âme de ses enfants, il ne voulut point se fixer dans un pays hérétique, et poursuivit le cours de ses pérégrinations. En Hollande, où le succès ne cessa d'accompagner nos pèlerins de l'art, une grave maladie mit en péril les jours de Wolfgang et de sa sœur. La foi du chrétien, qui n'est jamais absente de la correspondance de Léopold Mozart, éclate ici dans toute sa pureté. Il fait dire des messes pour obtenir le rétablissement des deux santés qui lui sont si chères. Enfin le danger est conjuré et les jeunes vir-